

**Isa Barbier**

**De la nature de l'Amour, emprise élémentaire**

Isa Barbier tresse avec délicatesse ses œuvres sensuelles et réflexives à l'architecture classique d'un pavillon galant qui abrita la passion amoureuse de Lucrece de Forbin Solliès et Louis de Mercoeur, duc de Vendôme. Elle nous invite à une promenade où la beauté des matières et des formes s'inscrit dans l'esprit des lieux.

Ses dessins si fins, ses sculptures de plumes suspendues en paliers dans l'espace par d'invisibles fils, toutes ses installations de particules uniques mais unies font aussi écho à la pensée du philosophe Lucrece, inventeur épicurien d'un matérialisme enchanté où les atomes se composent en mouvement dans le vide grâce aux perpétuels caprices du vivant.

Cette cinétique renvoie à celle d'Isa Barbier qui est d'abord une architecte de mobiles : dans la transparence de ses objets se lit la succession et l'étagement des plans, car l'os de leur forme est aussi fin qu'une plume d'oiseau. Elle aime combiner à l'infini des matériaux simples offerts au souffle du monde et aux aléas du temps. Et de cet agencement léger naît une imprévisible liberté : ce rien de volume changera au moindre vent ou simplement sous le point de vue variable du voyeur qui réorganise à son gré la structure, y privilégiant le vide ou bien le peu de choses.

L'antique Lucrece parle du désir, du plaisir, de sa force aveugle travaillant l'épicentre de la matière. Isabelle Barbier aussi : ces petits miroirs du Rajasthan en forme de fers à cheval se bousculant en désordre dès l'entrée du Pavillon, c'est l'écho de la précipitation amoureuse de la belle visitant son amant. A la sortie, le dessin est ordonné, l'affaire est apaisée. Lucrece vagabonde hante l'escalier de ses chevelures et l'antichambre de son corps absent, dont la croupe face au miroir est comme traîne de paon. La beauté, la sensualité se conjuguent à la vanité de l'apparence dont témoigne le lit d'amour et de mort qui gardera en sa légère déclivité l'empreinte des corps disparus.

Car l'autre paradoxe partagé par le philosophe et l'artiste est cette vulnérabilité de la matière, prise entre l'expansion de la vie - ces formes qui s'accroissent dans l'espace - et la défaillance de la mort - fragilité des installations éphémères, promises à la déstructuration, à la décomposition). D'où le refrain des miroirs - astres, bijoux, psyché en fond des dessins, reflets des nuages dans les grandes initiales du bassin, surface brillante de la feuille d'or. On sait leurs pouvoirs d'inversion, de dédoublement entre substance et apparence, et aussi leur mélancolie : les revenants les traversent toujours.

Isa Barbier signe ici, dans la précision énigmatique des signes et des échos, un jeu de pistes avec le lieu, sa légende, son principe architectural. Dans leur oscillation minimale, ses installations renvoient à toute la dynamique passionnelle, la séduction des prémisses, les illusions de la semblance et de la fusion, la prémonition de la fin. Les spectres amoureux attisent de leur irrémédiable absence notre désir de vivants. Et dans le jeu des mots - mémoire, miroir, mort, amour - l'artiste semble décocher la flèche d'une vie consumable. Fuir le fixe, l'obtus, peut-être même le certain. Ce branle des certitudes libère aussi les polyphonies du sens. Et nous pousse à d'heureuses promenades d'amateur - entendez dans ce terme la joie du voyeur amoureux. Tant de sensualité sous tant de réserve nous troublent profondément, nous charment longtemps.

Christine Rodès - César n°297, mai 2011 - Contact : [c.rodès@free.fr](mailto:c.rodès@free.fr)

Auteur de conférences, d'ouvrages et d'articles sur la danse contemporaine et les arts plastiques, elle accompagne et transmet la démarche de certains artistes. Elle vit à Marseille où elle a collaboré aux œuvres du Groupe Dunes, de Georges Appaix, de Montaine Chevalier et Elodie Moirenc, de Geneviève Sorin et Lulla Chourlin.